

Quand se serine l'insaisissable suspicion

Jean-Claude DENIZOT *

La socio-culture du corps enseignant, forgée dans et par les idéaux républicains, semble mieux résister au souffle de la suspicion et du rejet. L'école n'est cependant "ni neutre, ni protégée" : ici et là, quelques jugements hâtifs, un manque d'intérêt, une rigidité, des rumeurs et des ragots voire des positions ouvertement racistes mettent à mal l'esprit critique et rendent flous les repères éthiques. Un des signes les plus alarmants de notre malaise culturel.

Quand souffle sur l'ensemble de la société française l'air sombre de la suspicion, aucun milieu n'est exempt des effets de miasmes ambiants. Chaque secteur est infecté, chaque profession aspire sa part d'exhalaisons putrides. Mais, rançon des histoires particulières, poids des cultures spécifiques, rôle des revendications éthiques dominantes et structurantes de chaque profession, de chaque région, l'intensité de la pollution varie d'un lieu à l'autre.

Les milieux de l'enseignement... lieux particuliers ?

Si, globalement, les enseignants semblent résister mieux que d'autres aux sirènes de l'exclusion et du rejet, ils sont aussi travaillés par les vents forts qui déferlent sur l'ensemble du pays. Le discours raciste ose ici ou là pointer son museau. La volonté affichée du parti de J.M. Le Pen d'infiltrer le milieu enseignant a focalisé l'attention sur un certain nombre d'affaires locales dont on peut se demander au passage s'ils agitent des dérapages particuliers ou d'une volonté plus centrale de provocation... Ainsi des professionnels de l'éducation ont fait apparaître ouvertement leurs options, provoquant heureusement réactions et condamnations (cf. actualité récente de novembre-décembre 96).

Mais en dehors de ces cas particuliers, condamnés tant par les responsables de l'Education Nationale que par les enseignants dans leur très large majorité, force est de constater que le milieu est en proie à une crise réelle.

En premier lieu, chez les enseignants comme dans le reste de la société, les barrières cèdent. Discours des salles des professeurs, échanges entre maîtres, discussions informelles entre collègues en sont révélatrices. Il se dit "des choses" qu'on n'aurait jamais osées exprimer auparavant : jugements définitifs sur les mérites et déchéances comparés de telle ou telle "communauté", phénomènes de généralisation abusive, stigmatisation systématique de "l'immigré" (1) ou des "étrangers" (1) à l'origine des dysfonctionnements, des pertes de repères sociaux et éducatifs, etc... La nature même de ces expressions peut varier : cela va de la plaisanterie apparemment anodine (l'humour n'est pas encore interdit n'est-ce pas ?) à la conviction intériorisée mais refoulée (moi, j'ai bien des idées sur ces "choses", mais je les garde pour moi...) à une forme plus sournoise et plus dangereuse : l'insaisissable et insidieuse suspicion.

Ce sont là les marques les plus courantes (les plus sournoises ?) de ce grand air du dénigrement. Elles ne s'appliquent pas n'importe où mais bien sur les moments et les lieux plus facilement fantasmés, à savoir : le séjour, la famille, la religion (2) et la scolarité.

Suspensions, ragots et fantasmes

1. Ces "gens-là" et le droit au séjour

Les derniers événements dans ce domaine, leur exploitation médiatique, le flou qui règne dans beaucoup de têtes font du

* *Formateur, CEFISEM de l'Académie de Dijon*

séjour régulier (ou non) et de la clandestinité (!) des points d'ancrage pour toutes les suspicions. L'atmosphère ambiante pèse. On vous parlera ainsi d'enfants en situation irrégulière ou même clandestins scolarisés dans tel établissement, en accompagnant cela de remarques sur le laxisme général, la volonté de tourner les lois françaises pour accéder au nouvel El Dorado, et sur la propension de certains à rechercher par plaisir pervers l'irrégularité ("Ils ont ça dans le sang : la débrouille, la tricherie...")

Peu importe les réponses et les arguments. Affirmez que dans la loi française, il ne peut pas exister d'enfants en situation irrégulière (un mineur n'est pas responsable des éventuelles infractions de ses ascendants majeurs), on ne vous entendra pas ou l'on vous répondra par une pirouette. Si vous observez et travaillez le cas signalé de plus près, en connaissance du dossier précis, il apparaît dans la très grande majorité des cas qu'il s'agit d'un faux bruit. Votre interlocuteur finira par accepter cette réalité, mais vous apprendrez que dans les mêmes lieux, d'autres personnes (voire les mêmes) seront à l'origine un peu plus tard de ragots identiques.

On constate également que mêmes certains responsables (chefs d'établissement, chefs de services administratifs, secrétaires...) diffusent des informations erronées le plus souvent de bonne foi. Il n'est pas rare, par exemple, de retrouver en contradiction absolue avec les textes réglementaires et législatifs, des recommandations demandant de vérifier les titres de séjour des parents (3). Il s'agit habituellement de méconnaissance des textes, d'effets de frilosité, de "certitudes" portées par l'air ambiant. Cela se nourrit du doute et contribue à l'alimenter, et génère la suspicion.

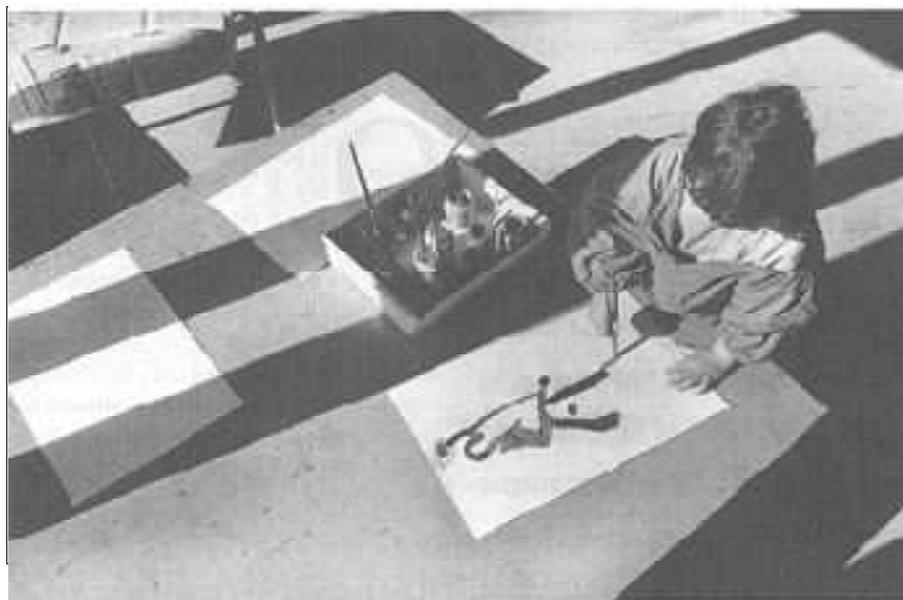
En formation initiale ou continue des personnels, les questions liées au droit au séjour remontent assez fréquemment, ce qui tendrait à démontrer que les "bruits" en ce domaine inquiètent et nécessitent des mises au point régulières.

2. Leurs femmes, leurs filles et leur culture

Parce qu'il faut bien créer le "type" que l'on rejettera, on bâtit la différence pour

mieux repérer, jauger, juger, condamner et enfin exclure. Dans l'inconscient, la place attribuée à la femme (les mères et les filles) est essentielle. Ce sont autour d'elles que se cristallisent les enjeux. Elles deviennent d'une certaine façon "l'objet" de l'opposition entre civilisation et culture archaïque et barbare. Pour cela, on mobilisera des déferlantes de foudrards, on généralisera la pratique des mariages arrangés et le tout sera englobé dans l'explication culturelle qui globalisera.

que d'intérêt (il aurait suffi de demander), une projection, font qu'une situation somme toute banale devient un clivage culturel profond. Nous assistons là au fonctionnement d'un stéréotype pour lequel quelques cas entendus deviennent le cas général. La "connaissance" qui fonde cette représentation s'alimente d'images et de rumeurs, de ragots. Et c'est parce que l'on sait cela, qu'on se sent légitimé à dire et à éventuellement agir. Voilà bien un véritable circuit qui se met en branle et se



De même qu'à partir de cas réels mais isolés, on construira un système totalisant, le grand air de la suspicion se joue autour de l'hydre de la polygamie (avec son étrange fascination-répulsion). C'est là un thème récurrent. Exemple véridique dans l'Académie de Dijon : deux enfants primo-arrivants (d'origine marocaine) sont inscrits dans une école d'une commune de taille moyenne, mais les enseignants ont décidé de les laisser au fond d'une classe sans s'en occuper. Aux demandes d'explication, il est répondu que cette famille est connue depuis longtemps, qu'une première série d'enfants a été accueillie avec un patronyme particulier tandis que cette seconde cohorte possède un patronyme différent. Déduction du directeur : le père a plusieurs femmes, "on" ne va pas faire des efforts pour de tels gens. (Puis de toutes façons, c'est leur culture, tout le monde le sait). Renseignements pris auprès des services sociaux, il s'agissait d'un remariage après décès.

Là encore, un jugement hâtif, un man-

régénère à partir de ses propres soubresauts.

3. La question de la scolarité

Les enfants étrangers font baisser le niveau. Cela ne se discute pas, c'est l'évidence même. De toute manière, ils ne parlent que "l'étranger" chez eux, comment voulez-vous qu'ils s'expriment convenablement dans notre langue ? C'est là un des lieux communs qui "stimule" la réflexion pédagogique. Il faut bien expliquer, bien accompagner, travailler avec les équipes à une analyse des pratiques réelles pour déstabiliser cette certitude.

S'agit-il alors d'une suspicion ou d'une représentation ? A la limite, peu importe la réponse dans la mesure où ces perceptions vont jouer sur la vision que l'on a des apprenants. Devant de telles difficultés, on se sent désarmé, n'est-ce pas ? L'effet Pygmalion fonctionne alors à plein, entraînant des attitudes inconscientes : puis-

que les difficultés sont telles, ne vaut-il pas mieux s'adapter, en réduisant les ambitions ?

Que l'origine étrangère soit un facteur dont on sait qu'il n'est pas pertinent par rapport aux résultats scolaires, que les pratiques langagières familiales ne soient pas la description facile et réductrice qui en est fait, cela a, de fait, peu d'importance. Cette vision s'impose, s'accepte d'autant plus facilement qu'elle conforte ce qui était attendu. Elle fonctionne à merveille, mettant chacun dans la place qui lui est destinée, donnant des arguments indirects pour justifier les habituels dénigrement. Elle a l'apparence scientifique : ce sont des professionnels qui l'affirment.

Dire sans dire : suspensions et perte éthique

Les milieux de l'enseignement (surtout l'école élémentaire) ont été longtemps baignés par les idéaux républicains et une éthique laïque aussi rigide que généreuse. L'école libératrice, émancipatrice, devait conduire les enfants du peuple à la réussite. Toute une série de codes moraux et d'injonctions éthiques accompagnaient cette vision (lutte pour la laïcité, pour la défense de la république, en passant par la condamnation de la paresse, de l'impolitesse, de la déchéance liée à l'alcoolisme, etc...). Elle ne fut pas exempte, selon les époques, de colonialisme, de nationalisme. Les enseignants généraient une sorte de socio-culture particulière qui fédérait globalement le milieu.

Cette socio-culture n'existe plus qu'à l'état résiduel et les enseignants sont perméables aux influences extérieures. L'école n'est ni neutre, ni protégée. Mais la fonction particulière de l'enseignant, le rapport spécifique à son métier (responsabilité de travailler sur la "matière vivante") imposent une certaine retenue et même une retenue certaine. Dire l'exclusion et le rejet répugne et chacun sent (sauf cas particuliers) qu'il ne peut pas tout se permettre. Il y a là un interdit considéré comme majeur et un refoulement. Mais en même temps, il y a ce que l'on pense et qui sourd au travers de plaisanteries qui se veulent anodines, d'allusions perfides et du tramage de fausses questions et de vraies représentations.

La suspicion, ses déclinaisons et sa

transmission deviennent alors le vecteur privilégié d'une conscience honteuse. Cela permet de dire, à partir de "cas" (qui ont la force de la vérité puisque ce sont des personnes connues que l'on évoque) ce qu'on estime être une perception globale. Cela s'impose et se transmet : "Moi, je ne sais pas, mais je connais un collègue qui est le frère d'un collègue qui, lui..." (4)

De l'usage erroné des mots

Fin du fin, lorsqu'on veut donner un aspect "impartial" et propre, on mobilise alors le gros mot "CULTURE". "De toutes façons, c'est leur culture, c'est dans leur sang...". Voilà enfin une bonne explication, une vraie légitimation ! La culture (ou du moins la défroque indigente dont on revêt le concept) donne ce vernis nécessaire à banaliser et à faire accepter. Le terme représente un carcan dans lequel l'individu est enfermé et dans lequel il se meurt. Son imposition relève alors d'une sorte de fatalité originelle, voire biologique... d'où, mais ceci est un autre débat, la nécessité de manier le terme avec circonspection.

Des mots ont circulé, ont été répétés, déformés, amplifiés. Ils ont contribué à nourrir et entretenir une vision négative. Ils se sont imposés parce qu'ils semblent issus de la bonne foi expérimentale et parce qu'ils ont été sanctifiés par quelques termes non maîtrisés et qui eux-mêmes ont connu une aventure similaire. Personne n'est choqué, tout est normal mais l'esprit critique hoquète, le questionnement étouffe, l'analyse s'asphyxie et insensiblement tout devient flou. Cela se fait sans heurts importants, comme "naturellement" et ce sont ces repères qui s'estompent qui, demain pourront générer encore pire.

La maladie gagne lentement, les toxines croissent. Il reste dans le corps social des éléments en bonne santé et solides, et ils sont encore nombreux. Mais que l'on y prenne garde, sans sursaut et sans mobilisation éthique, sans combat pied à pied, sans explication ni élucidation cas par cas, une partie du milieu risque un jour de franchir une nouvelle étape. (5)

ment— de tout contenu réel ou scientifique mais permettant d'éviter hypocritement de dire "les Arabes", ce dernier mot signifiant alors indistinctement les "Musulmans", et incluant éventuellement les Turcs, etc... La terminologie floue, culturellement implicite, permet de masquer les intentions profondes, d'exprimer et de communiquer sans affichage. Elle évite l'explicitation (encore illégitime) tout en étant sûr d'être compris. Ce processus est le plus souvent inconscient.

(2) Religion et suspicion (d'intégrisme, bien évidemment) ne sera pas abordé ici.

(3) Pour cet aspect plus particulier, le lecteur peut interroger le réseau des SSAE, le GISTI, les commissions spécialisées des associations anti-racistes, le réseau CEFISEM, etc... Pour sa part, le CEFISEM de Dijon (51, rue Charles Dumont 21000 DIJON) peut adresser à la demande les textes évoqués. (Il reste alors à informer sur la "légalité". Remarquons que cela nécessite une bonne connaissance des textes en vigueur et une vigilance de tous les instants).

(4) Cela rappelle étrangement les habituelles rengaines : "Les Arabes (hasard !) sont violents et agressent. Moi ? Personnellement ? Jamais... mais j'ai un cousin qui, lui...etc).

(5) Il ne s'agit pas de jouer aux Cassandra ou de tout peindre en noir, mais bien de discerner les évolutions qui bien que discrètes travaillent en profondeur. Et n'oublions pas de saluer tous ceux et toutes celles qui respectent les jeunes quelle que soit leur origine, qui ont le souci d'éviter de juger et de blesser. Ils demeurent la majorité.

(1) termes employés en dehors —évidem-